

Antonine Maillet, Maxime Mongeon, Serge Lamothe

André Brochu

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2007). Compte rendu de [Antonine Maillet, Maxime Mongeon, Serge Lamothe]. *Lettres québécoises*, (127), 19–20.

☆☆☆

Antonine Maillet, *Pierre Bleu*, Montréal-Paris,
Leméac-Actes Sud, 2006, 288 p., 26,95 \$.

L'Acadie à vol d'ange

Antonine Maillet revient à son grand sujet, l'Acadie, et le transforme, pour le meilleur et pour le pire.

J'ai beaucoup d'admiration pour le travail soutenu d'Antonine Maillet qui, après une vingtaine de romans très étoffés, sait rester fidèle à l'inspiration qui la guide depuis le début et se soucie quand même de la renouveler en profondeur. Les résultats ne sont pas toujours à la hauteur des ambitions, mais il y a des échecs (en l'occurrence des demi-échecs, tant les qualités abondent) qui valent mieux que la réussite de bien des auteurs secondaires.

À L'OMBRE DE DIEU

Antonine Maillet dans *Pierre Bleu* prend le risque d'enchaîner l'histoire d'une petite communauté acadienne, entre 1880 et 1970 (dates approximatives), dans un cadre beaucoup plus vaste où Dieu en personne, ses anges et Belzébuth, alias Satan, tiennent une grande place. Pierre est justement le rejeton de l'archange Michel et du Diable — procréateurs problématiques ! Il s'amène un jour au Grand-Petit-Havre. Bibiane, une enfant, est la première à l'apercevoir et elle lui invente un patronyme, Bleu. Nom bien choisi puisque le bleu est la couleur du ciel, et aussi celle d'un petit ange auquel Dieu tient beaucoup car il incarne la liberté. La liberté est le cadeau de Dieu aux hommes, etc. On peut voir, dans maintes pages du roman, un « essai de théologie amusante », pour parodier quelque ouvrage de physique populaire. L'humour est au rendez-vous. Malgré les dangers, on est étonné de l'intelligence avec laquelle l'auteure ourdit la fiction et raccorde les paramètres religieux aux réalités d'ici-bas.

SAGA ET CARNAVAL

On a ainsi l'impression d'une saga se développant dans le carcan d'un conte, avec deux figures principales : Pierre Bleu, être surnaturel mais qui cumule, sur terre, les rôles de fou du village, de mendiant, de rebouteux, de sorcier, de visionnaire ; et Bibiane, qui deviendra religieuse et travaillera à l'accomplissement d'une mission — salut de la langue, fondation d'une communauté francophone, maintien de la mémoire collective, etc. Une autre figure, celle du curé Michel venu des vieux pays (il porte le nom de l'archange et, à ce titre, fait contrepoids aux mauvais côtés de Pierre Bleu), vient doter Grand-Petit-Havre de l'église, du presbytère, du couvent et de l'école qui lui manquaient.



Pour compléter la scène, le cimetière accueille les morts (souvent victimes des naufrages, des épidémies telle la grippe espagnole, des guerres...), et ceux-ci continuent de commenter allègrement d'en haut les événements. La séparation entre réel et fiction est impossible à faire ; tout participe d'une même tonalité carnavalesque. Que penser de tout cela ?



ANTONINE MAILLET

Disons simplement que la donnée narrative est trop périlleuse pour être tout à fait convaincante, et que le héros éponyme, si coloré soit-il, n'a guère de présence. On s'interroge sur son sens, en relation avec les destinées humaines qui l'entourent. Mais les détails du récit sont souvent intéressants, voire attachants, et beaucoup d'aspects du « grand sujet », l'Acadie, imposent avec force leur vérité historique et humaine.



☆☆☆☆

Maxime Mongeon, *Magnitude 9,0*,
Montréal, Leméac, 2006, 176 p., 18,95 \$.

Un roman impressionniste

Appelons impressionniste un roman où le grossissement suggestif du détail disloque la représentation linéaire du réel.

L'exploitation poussée du registre de l'intime, l'absence d'action bien nette sont des caractéristiques du roman actuel que j'ai maintes fois relevées dans cette chronique. On les retrouve chez Mongeon, mais avec cette différence qu'elles sont parfaitement justifiées de l'intérieur du texte, qui marie innovation et prise en charge du réel. On est aussi loin du discours ludique que du naturalisme facile.

PERSONNAGES BIEN DESSINÉS

Les personnages de *Magnitude 9,0*, tous d'origine montréalaise, sont des individualités fortement dessinées. Leurs histoires s'entrecroisent de façon apparemment désordonnée, racontées à la troisième et à la première personne (plusieurs tiennent un journal). Ils finissent par composer une constellation

Maxime Mongeon

Magnitude 9,0

LEMÉAC

autour d'un gigantesque trou noir, le tsunami du 26 décembre 2004. Justin Boer et Eva Santos, alors en Thaïlande, font partie des 300 000 victimes. Lui est le fils du romancier Gabriel Boer, qui s'est établi à Cuba, et elle est la mère du jeune Hugo qui vit à Vancouver. Alexandre Kostelic, ami d'enfance de Justin, se rend à Bangkok après la catastrophe, sur les traces de son ami, et rencontre alors Hugo attiré lui aussi par l'événement qui fait de lui un orphelin. Ils s'éprennent l'un de l'autre.

Ce sont là les principaux personnages, mais on pourrait en ajouter plusieurs autres qui constituent des présences tout aussi convaincantes.

LE DÉLUGE

Le tsunami, déclenché par un tremblement de terre de magnitude 9, est non seulement l'événement central mais une métaphore de l'essentiel, des profondeurs de la terre et de l'âme. Dans ce roman, tous les personnages s'interrogent, chacun à sa façon, sur l'amour, sur le corps et sur le sens de l'aventure humaine. Cette interrogation n'est nullement superficielle car elle

s'inscrit dans l'opacité de la chair, du désir, même quand elle est axée sur la relation père-fils (Gabriel et Justin) ou mère-fils (Eva et Hugo). Un climat d'une intense sensualité baigne les rapports de chacun à soi et aux autres, parents, amis ou maîtresses. Sensualité qui investit l'écriture et génère des formules d'une rare beauté, comme ces « mouillures froides » que le bock de bière laisse sur la table (p. 55) ou cette « agression de tendresse tardive » que le père éprouve pour le fils, semblable à « ce tisonnier rougeoyant enfoui dans la chair qui remue les années comme de la brocante » (*id.*). Il ne s'agit pas seulement de belles images, mais bien de grand style, en harmonie avec un sujet qui s'étend de la conscience de chacun à l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire, sorte de Déluge des temps modernes.

La sensualité est en rapport avec un amour jamais facile, bien au contraire, comme si le désir menait inmanquablement à un affrontement avec soi-même, son enfance, les parents intérieurs. D'autre part, les personnages sont « reflétés les uns sur les autres, jusqu'à ne plus faire qu'un » (p. 68), comme l'indique un passage qui constitue, avec quelques autres, un véritable art poétique. Admirable.

☆☆☆
Serge Lamothe, *Tarquimpol*, Québec, Alto, 2007, 234 p., 22,95 \$.

Tout est anagramme

L'anagramme est une figure de style grâce à laquelle, en bousculant les lettres d'un mot, on en forme un autre — où l'on peut s'amuser à lire le sens véritable du précédent.

C'est ainsi que Tarquimpol, nom d'un petit village de Lorraine où aurait séjourné Franz Kafka en compagnie de son ami Max Brod, tous deux sur les traces de l'occultiste Stanislas de Guaita décédé plusieurs années plus tôt, contient à peu près le mot Polyamour (poliamqur-t). C'est le nom d'une société bien réelle qui a son site dans Internet et qui préconise une forme de polygamie. Plus exactement, le polyamour est la relation amoureuse plurielle que valorise le narrateur du livre, simultanément amoureux d'Alya, de Laurie, de Li Wei et peut-être de René. Il met au point très progressivement cette formule du bonheur au cours d'une recherche universitaire sur Kafka qui débouche sur tout autre chose. Dans l'anagramme, le signifiant recomposé fait apparaître un signifié nouveau ; notons toutefois que Kafka, d'après l'enquête de son adulateur, pouvait être un partisan du polyamour.

AUTOFICTION

L'écriture et l'occultisme d'une part, l'amour de l'autre, sont donc les deux pôles d'un récit qui adopte la forme de carnets intimes, et ils finissent par se confondre, ou plutôt par se télescoper, l'épisode ésotérique de Kafka étant réduit à zéro alors que l'amour à plusieurs



SERGE LAMOTHE

prend enfin son essor. Cette conclusion, à vrai dire, manque un peu de consistance et fait ressortir la fragilité du projet sur lequel repose le roman. Le livre se donne d'ailleurs pour un écrit personnel — il constitue une sorte d'autofiction — et comporte une implacable autocritique : « [...] tes romans, aussi tordus qu'ils puissent être, ne le seront jamais davantage que ta saleté d'autobiographie » (p. 188), cette dernière correspondant à ce que nous avons sous les yeux.

LE RÉCIT À DISTANCE

Michel Butor avait écrit *La modification* au « vous » plutôt qu'à la troisième personne, ce qui créait une relation très particulière entre le lecteur et le personnage. Lamothe utilise le « tu » au lieu du « je », le personnage-narrateur s'adressant à lui-même comme à quelqu'un d'autre. L'étrangeté n'est pas aussi poussée que chez Butor, mais une distance est créée, et elle n'est sans doute pas étrangère au détachement que ressent le lecteur devant les préoccupations du personnage. Celles-ci s'expriment dans un langage très accompli, mais peut-être un peuterne, ou plutôt neutre.

J'avais beaucoup aimé *L'ange au berceau*¹, et je retrouve des qualités semblables dans *Tarquimpol*, notamment l'intelligence, la culture et, plus particulièrement, une heureuse distribution de la narration sur un grand nombre de sites spatiotemporels. On va et vient sans arrêt dans l'histoire, passant du Québec à la France et du présent au passé. Mais quelque chose s'est un peu perdu, du côté de l'imagination et du libre jeu de l'invention.

1. Serge Lamothe, *L'ange au berceau*, Québec, L'instant même, 2002, 179 p. Voir le compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 109, printemps 2003, p. 21.

